

Le combat ne fait que commencer

Les détracteurs du mouvement #MeToo oublient que les femmes ont le droit de se battre pour préserver leur liberté. Les choses évoluent et la société doit se réinventer.



—The Guardian Londres

C'est en recevant une énième invitation à lire la tribune prodigieusement stupide de Catherine Deneuve – censée me ravir et me rassurer sur le fait que tout le monde n'avait pas cédé à la folie du mouvement #MeToo – que j'ai envisagé de rédiger une réponse automatique à ces messages : *"Si la question est de savoir si la campagne #MeToo est allée trop loin ou pas assez, la réponse est : les deux. Choisir un camp contre un autre, c'est faire preuve d'étroitesse de vue politique."*

En effet, il me semble que je comprends le point de vue des signataires de ce texte maladroit. Je suis néanmoins en profond désaccord avec elles.

Elles pointent à juste titre les "excès" de la campagne #MeToo, mais elles ne comprennent absolument pas en quoi ce mouvement ne va en même temps pas assez loin. Certes, des hommes accusés sans preuve peuvent voir leur carrière injustement brisée et, oui, un certain nombre de récentes accusations relèvent d'anecdotes dont n'importe qui devrait pouvoir se remettre. Mais cela ne suffit pas pour nier la portée politique de ce mouvement.

On devine que la résistance au mouvement #MeToo ne relève pas seulement d'un sentiment de camaraderie entre hommes se retrouvant sur le banc des accusés. La tentation de réguler certains

domaines ou comportements que l'on qualifiera de "limites" – les blagues, les sous-entendus, certains livres ou œuvres d'art – suscite une grande inquiétude.

Pour bon nombre de femmes, notamment hétérosexuelles, ces zones grises sont aussi le sel de la vie. Flirter est un moyen de se rassurer sur sa capacité à inspirer le désir. Un baiser volé ouvre de nouvelles possibilités, c'est quelque chose d'inattendu et de potentiellement excitant. La licence sexuelle des hommes peut être attirante. La question est de savoir où se situe la limite, et s'il faut même la définir. Celle-ci varie. Ce que l'on jugeait autrefois déplacé est devenu acceptable, les lignes bougent et cela crée de la nervosité.

[...] Dans un récent article du *New York Times*, intitulé *"Qu'est-ce qui fait de quelqu'un un prédateur?"*, Michelle Dean évoquait le cas d'une "personnalité du monde littéraire" qui avait mis sa main sur l'intérieur de sa cuisse. J'avais envoyé une réaction fulminante sur Twitter disant que cet homme n'était pas un prédateur mais un conard.

La scène s'était déroulée dans un bar, pas sur un lieu de travail. Or un bar est typiquement un lieu où s'affichent des comportements limites. (Pour être exacte, je crois qu'il s'agissait d'un restaurant-bar; mais, bref, cela se passait tard dans un endroit où l'on boit de l'alcool.) Si nous allons dans des bars, c'est pour consommer de l'alcool, mettre de côté nos inhibitions et voir ce qui se passe. Telle est la fonction sociale du bar : nous offrir un semblant de liberté dans un monde extrêmement régulé.

En même temps, cet homme avait posé sa main sur l'intérieur de sa cuisse. Ce qui était sans doute déplacé. L'intérieur de la cuisse ne fait pas partie de ces zones "limites" de notre corps. Ce n'est pas un hasard si "la main sur le genou" est une image récurrente dans ce genre de débat et constitue une limite en elle-même. Une main sur le genou peut être "limite", une main sur la poitrine ne l'est pas.

Une main sur le genou n'a pas nécessairement de connotation sexuelle, mais parfois

Une main sur le genou peut être "limite", une main sur la poitrine ne l'est pas.

si. Il suffit de monter de quelques centimètres et rien ne va plus. Mesurez la distance entre le genou et l'entrejambe, divisez-la par deux, montez d'un cran et vous voilà sur le haut de la cuisse. Je pense que toute femme sait précisément où se trouve cette limite sur son corps et ce que signifie une main posée là.

Une main posée là exige de prendre une décision – ce que le flirt, lui, n'implique pas. Notre corps se divise en zones, publiques et privées. Il y a celles que l'on peut toucher sans autorisation, comme la main, et celles où l'on ne peut pas s'aventurer sans permission.

Je connais très bien ces zones grises et je comprends parfaitement le réflexe qui peut nous pousser à vouloir châtier les propriétaires de mains baladeuses, même si mes expériences personnelles en la matière sont tout à fait anecdotiques. À vrai dire, l'un de ces épisodes parmi les plus mémorables – et qui s'est déroulé sur le sol britannique – s'est même plutôt bien fini.

Le coupable était un futur Premier ministre et ministre des Affaires européennes, un ami d'ami. Alors que je me dirigeais avec un groupe de connaissances vers un restaurant, cet homme, qui allait devenir un grand personnage politique et que j'avais rencontré à peine dix minutes plus tôt, marchait derrière moi, lorsque soudain il me pinça les fesses.

Il ne m'avait pas effleurée, il m'avait bien pincée à travers le fin tissu de ma jupe. Je me retournai et lui lançai un regard indigné. J'étais jeune, en plein décalage horaire et désorientée. Était-ce normal de se comporter comme ça au Royaume-Uni? Je me sentais humiliée. Je me retournai néanmoins et continuai à marcher. Immédiatement, il recommença.

Amnésie. Lorsque je dis que cette aventure s'est finalement plutôt bien terminée, c'est parce qu'il a fini par aller en prison. Officiellement, c'était à cause de malversations, mais je me plais à croire en une forme de justice cosmique qui lui aurait fait payer son geste déplacé à mon égard. Cet épisode était insignifiant et ne m'avait absolument pas traumatisée, mais je n'en étais pas moins ravie de le voir atterrir derrière les barreaux, ne serait-ce que pour six mois [...]

Tant que le corps des femmes sera considéré par les hommes comme relevant du domaine public – qu'il s'agisse de nous pincer les fesses ou de ne pas nous laisser décider quoi faire de notre utérus –, il n'y aura pas d'égalité civique entre hommes et femmes. Passer sur cet aspect essentiel, c'est passer à côté de la portée et de la filiation politiques de la campagne #MeToo, qui n'est que la dernière étape d'un processus long de plusieurs siècles visant simplement à permettre aux femmes de reprendre le contrôle de leur corps [...]

Car la division corps-esprit sur laquelle se conclut la tribune (*"Les accidents qui peuvent toucher le corps d'une femme n'atteignent pas nécessairement sa dignité [...] car nous ne sommes pas réductibles à notre corps. Notre liberté intérieure est inviolable"*) revient finalement à réduire le territoire de toutes les libertés au seul sanctuaire de notre esprit. Comme si ce qui arrivait à notre corps ne nous arrivait pas à nous en tant que personnes.

La revendication politique qui s'impose après la campagne #MeToo souligne que la liberté des femmes commence par le contrôle de leur propre corps. Ce n'est pas le terminus mais le point de départ. La liberté n'est pas seulement un concept intellectuel, elle doit nécessairement s'incarner dans le physique.

A

—Laura Kipnis
Publié le 13 janvier